



PEINTURE / SCULPTURE

Élisabeth Garouste n'est plus seulement la femme de...

Mariée au peintre Gérard Garouste et sœur de David Rocheline, Élisabeth Garouste est, elle aussi, une artiste à part entière.



Portrait d'Élisabeth Garouste.

Lorsqu'elle ouvre la porte de son vaste et splendide univers parisien habité de mille et une de ses œuvres, Élisabeth Garouste sait accueillir. Aimable et discrète, ce petit bout de femme de 69 ans débute par un grand tour du propriétaire, commentant ses innombrables dessins et sculptures. En véritable boulimique d'art, elle lâche d'une voix chétive, qui tranche avec la force de ses œuvres : «*Tant qu'il y a de la place, je dessine quelque chose*». Designer emblématique des années 80, avec son compère Mattia Bonetti, que ce soit pour l'aménagement de décors ou d'intérieurs, pour la conception de mobiliers ou d'objets fabriqués industriellement, Élisabeth Garouste est honorée de plusieurs récompenses, dont celle du Trophée des femmes en or en 1993. Elle se voit notamment confier la décoration du bureau du Premier ministre Jean-Pierre Raffarin, d'une ligne du tramway de Montpellier, des boutiques de Christian Louboutin à Paris et Moscou... avant de se consacrer exclusivement à cette chose nécessaire : l'art. Rencontre sous couvert d'émotion, 2 semaines après la disparition de son frère, l'artiste David Rochline.

Vous sentez-vous plutôt designer ou artiste ? Où placez-vous la frontière entre ces 2 univers ?

Élisabeth Garouste : Je me sens avant tout conceptrice d'objets. Le design est une activité beaucoup plus rigoureuse dans la mesure où c'est quelque chose qui est usuel, pratique, qui doit servir. Un meuble doit tenir debout, une chaise doit être confortable. Il y a un côté fonctionnel qui n'existe pas dans l'art. En revanche, lorsque je crée un objet d'art, mes mains se meuvent automatiquement, tout comme certains écrivains pratiquent l'écriture automatique. Je ne réfléchis pas. D'ailleurs, il n'y a aucun sens conscient dans ce que je réalise. Je prends des formes que j'assemble, je donne des coups de pinceaux. Tout cela n'est juste que du pur plaisir.

Qu'est-ce que vos œuvres révèlent de vous ?

ÉG : Des choses étonnantes ! Je m'aperçois qu'il y a un certain humour, et de l'angoisse. Ce qui m'a le plus étonné, c'est le caractère sexuel qui transpire de mon travail, un genre de sexualité qui m'est totalement inconnue, étant donné que je suis quelqu'un d'extrêmement



Floraison, 2015.



Les pendus, 2015.

La Source

Avec son mari, Élisabeth Gorouste crée en 1991 «La Source», une fondation qui a pour mission d'aider des enfants et des jeunes de 6 à 18 ans en difficulté (familiale, scolaire ou identitaire), à développer leur créativité artistique dans de nombreux domaines. Outre son action de prévention de l'exclusion, l'association accueille également des classes pour des séjours artistiques. «Nous quittons régulièrement Paris pour la campagne, et nous nous rendons compte que,

malheureusement, les campagnes françaises sont un désert artistique. Peu de choses sont montrées aux enfants. L'art est un monde qu'ils ne connaissent pas car il n'existe pas là où ils vivent. Nous n'avons pas la prétention de leur apprendre quelque chose, mais simplement de leur montrer qu'à travers l'art, il y a une autre fenêtre possible, celle de l'imaginaire, du rêve. Dans de nombreux métiers, mais surtout dans le domaine artistique, la transmission est quelque chose de primordial».

puisque. À ce propos, j'ai une petite anecdote : j'ai exposé dans un lieu culturel juif de Paris récemment. Les gens qui passaient mettaient des petites gommettes sur les sexes de mes dessins... beaucoup car ils en voyaient partout !

L'art, vous êtes tombée dans la marmite petite ?

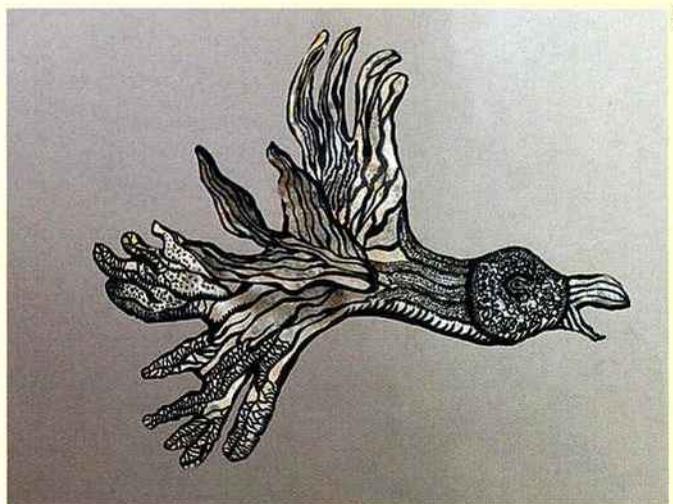
ÉG : Toute ma jeunesse a été bercée par l'art. Gamine, avec mon frère, nous nous amusions à jouer à Picasso, nous fabriquions plein de choses. J'ai eu la chance d'être allée dans une école où les profs de dessin étaient des artistes. Ils nous ont appris à être très libre, ce n'était pas du tout un enseignement académique. L'art a toujours été ce que j'ai voulu faire, je n'ai jamais eu besoin de me poser la question.

C'est d'ailleurs très jeune que vous avez rencontré celui qui est devenu votre mari ?

ÉG : Lorsque l'on s'est connu avec Gérard, ce fut comme avec l'art : une évidence. Il dessinait extrêmement bien, il projetait de faire du dessin humoristique dans le genre Saul Steinberg. Petit à petit, il s'est mis à la peinture. Le quotidien était compliqué, haché par de grosses dépressions et des séjours en hôpitaux psychiatriques. Malgré tout, nous avons pu vivre de la peinture, excepté au début.



Turlututu, 2015.



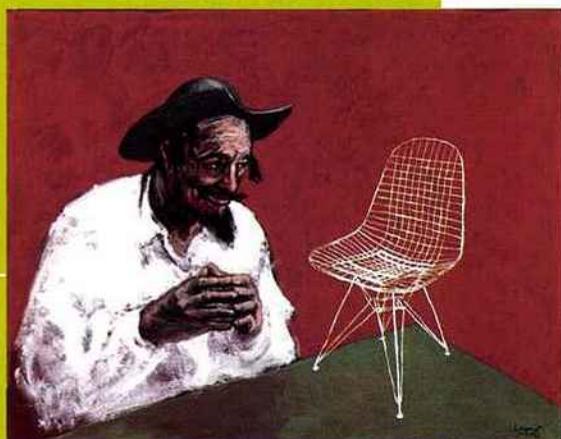
Oiselle, 2015.

À voir !

L'exposition «Chimères» d'Élisabeth Garouste est à l'affiche à la galerie Polad-Hardouin jusqu'au 13 janvier 2016. L'œuvre sculptée, peinte, assemblée d'Élisabeth Garouste révèle la liberté de l'artiste et de la femme. Avec autant de discrétion que d'audace, Élisabeth Garouste crée un ensemble qui fait sourire autant que frissonner, qui parle de libido autant que de démons, de la vie et de la mort, de la transformation, du couple et de la féminité.

Noir et blanc épuré, fer battu, miroir, terre peinte, tapisseries brutes et étoffes de

couleurs, ses chimères, personnage et animal, animal et végétal, masques à plusieurs faces, figures à miroir, font état d'un monde à la fois créatif et changeant, relatif, où il est difficile de se connaître soi-même sinon par la superposition des regards. Lors de l'exposition, une toile de Gérard Garouste sera mise en vente : *Don Quichotte, Charles et Ray Eames*. Les fonds récoltés seront reversés à leur association, «La Source».



Don Quichotte, Charles et Ray Eames, de Gérard Garouste.

Mon mari ne gagnait pas d'argent, j'ai donc commencé à travailler dans la boutique de mes parents où je dessinais des chaussures. Puis, quand les œuvres de Gérard ont commencé à se vendre, j'étais plus libre pour créer, même si je n'osais rien montrer. Je gardais tout pour moi, en secret, comme un défouloir.

Pourquoi cette pudeur ?

ÉG : Parce que j'avais 2 piliers à côté de moi, mon frère et mon mari, pour qui j'ai toujours eu une grande admiration. À côté de leur travail, je ne me voyais pas créer quelque chose qui tienne debout. Depuis ma petite enfance, je suis quelqu'un de très angoissé. Je suis née juste après la guerre (1946), alors que toute une partie de ma famille a été déportée. On dit souvent que les déportés ne veulent pas raconter les traumatismes qu'ils ont vécus. Mais, quand j'avais 5 ans, ma grand-mère me racontait toutes les atrocités des camps. Cela m'a marquée. Dès lors, tout me faisait peur, les meubles avaient une espèce d'âme, je faisais attention à eux, je leur parlais... C'est de cette manière que j'ai commencé à les transformer, en respectant leur vie, leurs symboles, leurs formes, à la manière africaine.

Créer vous aide-t-il à apaiser votre angoisse ?

ÉG : Absolument. Mes œuvres constituent le besoin de remplir un vide incommensurable... Si je ne mets pas une vitre sur mes dessins, je ne cesse de les redessiner jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place et que l'objet devienne noir. Je ne peux pas rester une seconde sans rien faire. Je rentre dans ma chambre, je prépare de l'encre, des feutres, des stylos, des crayons, j'allume la télé et la radio en même temps, et je me mets à dessiner automatiquement, sans précisément regarder ce que je fais. J'ai ce besoin que ma main ne s'arrête jamais. Mais ce qui est étrange, c'est que je ne suis pas du tout attachée à mes œuvres. Une fois



Jocus, 2015.

terminées, elles ne m'appartiennent plus, elles n'existent plus pour moi.

Qui vous inspire ?

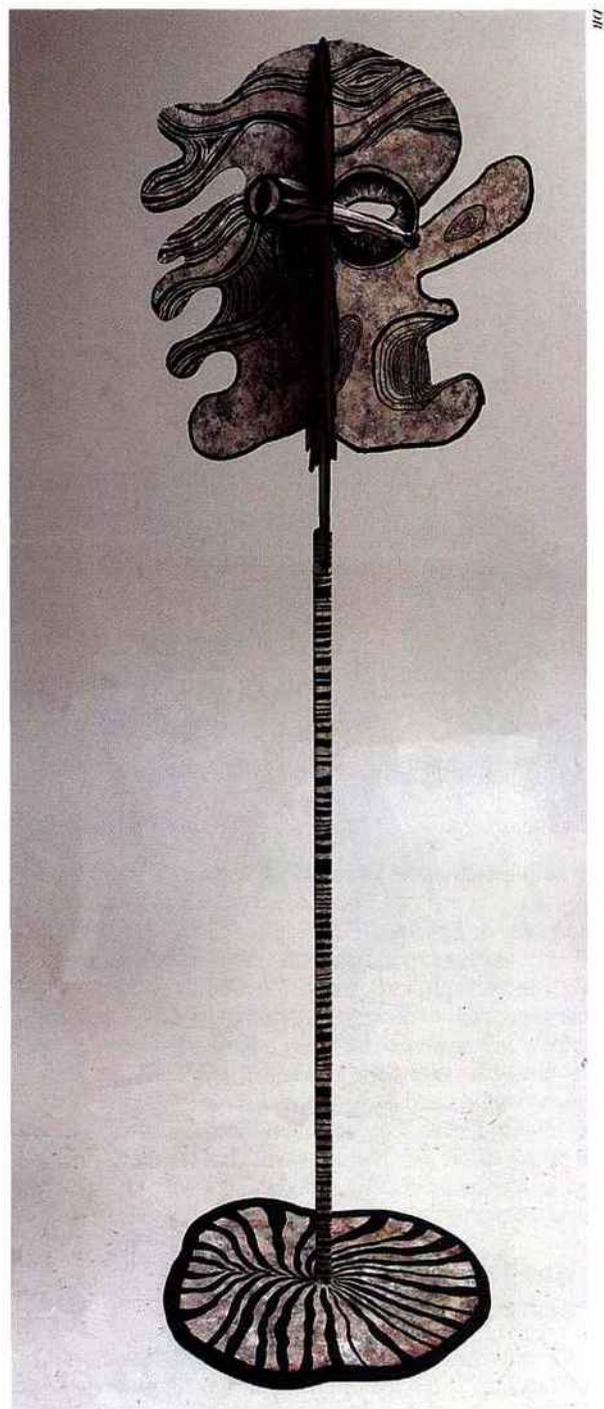
ÉG : Beaucoup de femmes. Il y a quelqu'un que j'admire beaucoup, Louise Bourgeois. À travers son art, on sent qu'elle se défoule contre une espèce d'obsession, de folie, contre son enfance qui l'a aussi beaucoup marquée. Je pense également à Annette Messager, Niki de Saint Phalle...

Quel regard votre mari porte-t-il sur votre travail ?

ÉG : Bienveillant, forcément. S'il ne m'avait pas poussé, jamais je n'aurais imaginé montrer ce que j'appelais au début «mes gribouillis». Il m'a donné le courage de montrer mon travail, donc je crois que dans un sens, il l'apprécie. Les rôles semblent s'être inversés. Au début de sa carrière, c'est moi qui le soutenais et aujourd'hui, il me pousse avec amour. Néanmoins, les travaux artistiques de mon mari et de mon frère n'ont eu absolument aucune influence sur le mien. Tout simplement parce que ce sont deux personnes qui sont extrêmement habiles, très bons et perfectionnistes. Pour ma part, je suis très malhabile, je ne peux même pas m'imaginer être influencée par eux, car je n'y arriverai pas, je ne suis pas à leur niveau. Je n'ai pas la force du geste que je ressens chez eux. Eux, c'est un autre monde.

N'en avez-vous pas assez d'être perçue comme la «femme de...» ?

ÉG : J'en ai d'ailleurs fait une psychanalyse, parce que je me suis toujours sentie la «sœur de...» et la «femme de...», et même «l'associée de...» quand j'ai travaillé pendant plus de 20 ans avec Mattia Bonetti. Je vivais un sentiment de «non-existence» complète. Aujourd'hui est en train de naître une espèce de petit souffle qui fait que je



Double face, 2015.

commence à exister, Je ne suis plus seulement la «femme de...». Ah, l'erreur de s'appeler Elisabeth Garouste... D'ailleurs, pour l'anecdote, un jour j'ai dit à mon frère : «Puisque maintenant je commence à montrer un peu mes dessins, je pense reprendre mon nom de jeune fille et m'appeler Elisabeth Rocheline». Sur le ton de la plaisanterie, il m'a répondu : «Hors de question, tu ne vas tout de même pas me piquer mon nom».

THIBAUT GIRARDET